



ESPÉRER CONTRE TOUTE ESPÉRANCE

(2)

L'espérance est parfois interrogée, suspectée, voire critiquée, car on pense qu'elle détourne du monde réel. Il n'a jamais manqué d'esprits raisonnables et sceptiques pour la considérer comme un produit illusoire de l'imagination dans lequel se réfugier. Une potion anesthésiante permettant de s'évader des dures réalités de l'histoire ou du poids de l'existence.

Ainsi, on a souvent reproché aux religions, en particulier au christianisme, de réduire l'espérance à une consolation dans l'au-delà, voire à une récompense pour les souffrances endurées durant la vie terrestre. Certaines de ces critiques ne sont pas infondées. Pourtant, un retour aux textes bibliques, montre que si l'espérance concerne ce qui est encore à venir, elle n'est pas une fuite en avant, méconnaissant la réalité présente. Elle appelle à une vie nouvelle et mobilise pour des engagements ici et maintenant. Elle suscite, de la part de ses témoins, des paroles et des actes qui donnent à ce monde des raisons d'espérer.

Appelés à l'espérance aujourd'hui

En français le terme irrévocable signifie définitif, immuable, c'est-à-dire littéralement ce que l'on ne peut plus appeler. L'appel est donc le premier pas de l'espérance puisqu'il nomme ce qui n'est pas. Il projette celle ou celui qui appelle vers une autre réalité possible. Ne dit-on pas familièrement « appeler de ses vœux » ? De manière plus grave, l'appel c'est souvent le dernier recours pour implorer un secours. Dans la Bible, la parole d'appel, la prière, le cri dans la nuit du mal, c'est ce qui reste quand il n'y a plus rien. C'est dans ce rien porté vers un autre que se loge l'espérance. On pourrait convoquer ici de très nombreux textes bibliques, tirés notamment des psaumes. Et d'abord, en ce temps de la Passion, le début du psaume 22, repris par Jésus sur la croix : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » (Mt 27,46). En hébreu, les mots que l'on traduit par prier sont aussi ceux de la plainte, de la supplication. Celle que la femme cananéenne, bousculant obstacles et barrières, adresse à Jésus « Aie pitié de moi, Seigneur, Fils de David ! » (Mt 15,22).

Celle de l'aveugle Bartimée, usant des mêmes mots pour prier et crier vers lui, malgré ceux qui veulent l'en empêcher. Espérer, c'est appeler. Encore faut-il avoir quelqu'un à appeler, quelqu'un qui écoute, qui « s'arrête » comme Jésus ce jour-là, qui répond en appelant à son tour, qui guérit et qui dit « Ta foi t'a sauvé » (Mc 10,46-53).

C'est dans ce salut déjà donné, déjà acquis, ce salut imprenable accompli en Christ que le chrétien fonde sa propre espérance et que tout être humain y est appelé. Tel est le sens des miracles de Jésus. Ils mettent en scène des êtres humains dans la détresse, aux prises avec des expériences de privation : la faim, la maladie, le rejet religieux, l'exclusion sociale, la peur de la mort. Jésus intervient dans ces situations-là, pour rendre à l'être humain asservi sa liberté, à celle ou celui qui est diminué sa plénitude. Les miracles constituent déjà des actes de salut, ici et maintenant, anticipant son plein accomplissement encore à venir. Ce sont, dit l'apôtre, des « arrières de notre héritage, jusqu'à la délivrance finale où

Appelés à l'espérance aujourd'hui

nous en prendrons possession. » (Eph 1,14). Signes du Royaume, signes de résurrection, ils annoncent que l'espérance dernière bouleverse déjà les conditions de l'existence présente. « Aujourd'hui, le salut est entré dans cette maison »... par-delà tous les confinements qui tenaient Zachée à l'écart (Lc 19,9). Ces mots et ces gestes d'espérance du Christ nous rejoignent particulièrement en ces jours d'isolement relationnel et de souffrances pour beaucoup. Ils nous appellent à en vivre et à les partager en paroles et en actes. En même temps nous mesurons, que cette mise en œuvre concrète de l'espérance n'est pas de l'ordre d'une évidence facile, sauf à méconnaître les dures réalités de la vie et les limites de notre condition. Les disciples en ont fait, à de multiples reprises, la cruelle expérience. Ainsi, un jour, se croyant investis par le Maître d'un pouvoir absolu, ils ne comprennent pas pourquoi ils n'ont pu guérir un enfant possédé. Alors Jésus leur répond que cela ne peut se faire que par « le jeûne », c'est-à-dire le dépouillement, et « la prière », premier geste de l'espérance (Mt 17,21). Contrastant avec leur incrédulité et même leur suffisance, on entend la souffrance du père et sa parole de confiance fragile « je crois, viens au secours de mon manque de foi » (Mc 9,24). Ainsi, dans la Bible, le présent de l'espérance est le temps de la patience, de la « persévérance », dit Paul (Rm 8,25). Face aux malheurs du monde, elle ne saurait donc se limiter à de bonnes paroles, à des incantations consolatrices, aux injonctions irréalistes à « garder le moral ». Pour beaucoup, au cœur de la tempête, ces mots sont inaudibles. Ils deviennent même insupportables quand ils prennent la forme des imprécations magiques et inquiétantes de certains prédicateurs d'outre-Atlantique, entendues ces derniers jours, sommant Jésus de guérir la planète !

L'espérance biblique n'est pas dans ces tonitruances, elle ne méconnaît pas les situations douloureuses, les inquiétudes et les peurs des humains, l'énigme du mal. Elle s'incarne dans l'écoute de l'autre, dans de modestes partages, dans d'humbles services. Ces « miracles » ne sautent pas toujours aux yeux, mais ils permettent déjà de vivre autrement. Il faut parfois les discerner dans les turbulences du quotidien, les reconnaître dans la foi et en

être reconnaissants. Ainsi, en cette période difficile où c'est parfois une déraison d'espérer, on découvre pourtant bien des raisons d'espérer. Plusieurs textes, mis sur le site de notre Église locale, évoquent ces signes d'espérance quotidiens qui s'efforcent de résister au mal. On pense aux soignants, aux chercheurs, aux entrepreneurs, aux travailleurs qui, au péril de leur vie, permettent à certains de survivre à la maladie et, à d'autres, de continuer à vivre, malgré la menace. On pense aux actes anonymes de solidarité, aux applaudissements partagés, aux paroles que l'on continue d'échanger pour apaiser, réconforter, encourager. On pense aux mots d'humour qui circulent, nombreux en ce moment, et qui aident à se décaler un peu d'une réalité désespérante.

Oui l'espérance est difficile, et aujourd'hui pour beaucoup, même dans la foi, elle peut faiblir et s'effacer. C'est pourquoi, parlant de l'existence du croyant, Luther la qualifie de « désespoir confiant ». « Désespoir » parce qu'il lui faut sans cesse comprendre qu'il ne peut se sauver par lui-même, par ses œuvres. Mais c'est un désespoir « confiant », parce que le fondement de son espérance n'est pas en lui mais hors de lui, dans le Dieu d'amour qui dit à chacune et chacun « Je t'ai appelé par ton nom, tu es à moi, je suis ton Dieu, ton Sauveur. Oui tu es précieux à mes yeux, tu as de la valeur pour moi et je t'aime » (Es 43,1-4). Oui, le difficile travail de l'espérance serait impossible en nous et autour de nous, dans nos existences personnelles et dans le monde, sans la relation à Celui en qui repose l'ultime de nos vies.

Dans le prochain et dernier volet, je voudrais réfléchir sur **L'espérance, comme attente de ce qui est à venir**. En effet, écrit l'apôtre Paul, « Aujourd'hui, nous voyons comme dans un miroir et de façon confuse, mais alors, nous verrons face à face. À présent, ma connaissance est limitée, mais alors, je connaîtrai comme je suis connu. » (1 Co 13,12)

Michel BERTRAND